

tendu coupable entra dans la salle. Son apparition, comme c'est l'ordinaire en pareil cas, mit aussitôt fin à la discussion dont il était l'objet, et il fut reçu par la compagnie assemblée avec ce froid silence qui, mieux que mille exclamations, apprend à un importun qui arrive qu'il n'est pas le bienvenu. Surpris et offensé, mais non effrayé de l'accueil qu'il recevait, Robin entra d'un air ferme et même un peu hautain, ne salua personne quand il vit que personne ne le saluait, et se plaça au coin du feu, à quelque distance d'une table devant laquelle Harry Wakefield, le bailli et deux ou trois autres personnes, étaient assis. La cuisine, vaste comme toutes celles du Cumberland, aurait fourni bien de la place pour rendre la séparation encore plus complète.

Robin, ainsi placé, s'occupa d'allumer sa pipe, et demanda une pinte de bière à deux sous.

—Nous n'avons point de bière à deux sous, répondit le cabaretier Ralph Heskett ; mais, comme tu te fournis toi-même de tabac, tu pourras probablement te fournir de bois-sou aussi ; c'est l'habitude de ton pays, je crois.

—Ei donc ! notre homme, dit l'hôtesse, ménagère à figure joyeuse et toujours en mouvement, qui s'empressa de servir la bière à son chaland ; tu sais bien ce que veut cet étranger, et ton métier est d'être poli, entends-tu ? Tu devrais savoir que si l'Écossais aime un petit pot, il paie en bon argent.

Sans prendre garde à ce dialogue conjugal, le montagnard le vase dans sa main ; et, s'adressant à la compagnie en général, il prononça pour toast les mots intéressants :

—Aux bons marchés !

—Plût au ciel que le vent nous soufflât moins de marchands du nord, dit un des fermiers, et moins de vieilles vaches des montagnes pour dévorer les pâturages d'Angleterre !

—Par mon âme ! vous avez tort, mon ami, répondit Robin avec calme ; ce sont vos gros Anglais qui dévorent nos bestiaux écossais, pauvres bêtes !

—Je voudrais qu'il y eût quelqu'un qui dévorât leurs conducteurs, dit un autre ; un brave Anglais ne peut gagner son pain s'il y a un Écossais à un mille de distance.

—Et un honnête intendant ne peut conserver les bonnes grâces de son maître sans qu'un Écossais vienne se glisser entre lui et le soleil, dit le bailli.

—Si ce sont des plaisanteries, dit Robin Oig avec le même calme, c'en est trop à la fois sur un seul homme.

—Nous ne plaisantons pas, nous parlons très sérieusement, dit le bailli ; écoutez, monsieur Robin Oig, ou quel que soit votre nom, il est bon de vous dire que nous n'avons tous qu'une opinion, et c'est que vous, monsieur Robin Oig, vous vous êtes conduit envers notre ami, M. Harry Wakefield, comme un drôle.

—Sans doute, sans doute, répondit Robin avec beaucoup de calme, et vous êtes, pour la cervelle et les manières d'excellents juges dont je donnerais pas une prise de tabac. Si M. Harry Wakefield croit avoir été offensé, il sait le moyen de s'en faire justice.

—Il a raison, dit Wakefield qui avait écouté ce qui se passait, partagé entre le ressentiment qu'il avait conçu de la conduite récente de Robin et le souvenir de son ancienne amitié.

Il se leva alors, et alla vers Robin, quitta son siège en le voyant approcher et lui tendit la main.

—C'est cela, Harry ! allons, servez-le bien ! s'écria-t-on de tous côtés.

—Ne le ménagez pas !

—Montrez-lui comment on se bat !

—Taisez-vous tous, et allez au diable ! dit Wakefield ; et s'adressant alors à son camarade, il prit la main qui lui offrait avec un air d'égard et de défi tout à la fois.

—Robin, dit-il, tu m'as joué un mauvais tour aujourd'hui ; mais, si tu veux, comme un bon garçon, après nous être serré la main, te battre un moment avec moi de bon cœur sur le gazon, je te pardonnerai, et nous serons meilleurs amis que jamais.

—Ne vaudrait-il pas mieux être bons amis dès à présent, et qu'il ne soit plus question de rien ? dit Robin ; nous serons bien meilleurs amis sans avoir donné ni reçu de coups, qu'à près nous être cassé les os.

Harry Wakefield laissa tomber ou plutôt rejeta la main de son ami.

—Je ne croyais pas avoir eu un lâche pour compagnon pendant trois ans.

—Lâche est un nom qui ne m'appartient pas, ni à aucun des miens, dit Robin dont les yeux commençaient à s'enflammer, mais qui se maîtrisait encore. Je n'avais ni les jambes ni les mains d'un lâche, Harry Wakefield, quand je vous tirai du gué de Frew, au moment où vous étiez entraîné vers le rocher noir, et que toutes les anguilles de la rivière s'attendaient à avoir leur part de vos restes.

—Et c'est bien la vérité ! dit l'anglais, frappé du souvenir de la circonstance à laquelle Robin faisait allusion.

—Pardieu ! s'écria le bailli, Harry Wakefield le plus brave garçon qui se soit jamais montré à Whitson-Tryte, à la foire de Wooler, à Carlisle-Sands, ou à Stagshaw-Bank, va-t-il donc empocher tranquillement un affront ? Ah ! voilà ce que c'est que de vivre si longtemps avec les gens à kilts et à toques : on oublie l'usage de ses poings.

—Je pourrais vous apprendre, maître Fleecebumkin, que je n'ai pas perdu l'usage des miens, dit Wakefield : et s'adressant de nouveau à Robin :

—Nous ne pouvons pas en rester là, lui dit-il ; il faut que nous jouions des mains, ou nous serions la risée de tout le pays. Le diable m'emporte si je te fais mal. Je mettrai des gants si tu veux. Allons, avance-toi comme un homme.

—Pour être battu comme un chien, dit Robin ; est-ce raisonnable ? Si vous trouvez que j'ai eu quelque tort avec vous, je suis prêt à aller devant votre juge, quoique je ne connaisse ni sa loi ni son langage.

Un cri général s'éleva :

—Non ! non ! pas de loi ! pas d'homme de loi ! Quelques coups de poings, et puis soyez amis, répétèrent tous les spectateurs.

—Mais, continua Robin, s'il faut que je me batte, je ne sais pas me battre comme un singe, avec mes mains et mes ongles.

—Comment donc veux-tu te battre ? dit son adversaire, quoique je craigne qu'il ne soit difficile de t'amener là de manière ou d'autre.

—Je voudrais me battre à l'épée, et baisser la pointe au premier sang, comme un gentilhomme.

Un long éclat de rire suivit cette proposition, qui, dans le